



Création et société numérique

UTOPIE #2

Territoires numériques,
nouvelles cités de l'utopie ?

PERSPECTIVES :

Claudie Haigneré, Emmanuel Mahé, Gilles Clément, Marie-Anne Mariot.

POINTS DE VUE :

Christian Globensky, Hugo Verlinde, Jacques Lombard, Jean-Gabriel Ganascia, Jean-Jacques Birgé, Karen O'Rourke, Pierre de la Coste, Serge Soudoplatoff, Vincent Lévy, Wilfried Agricola de Cologne, Yann Minh.



Territoires numériques, nouvelles cités de l'utopie ?

Parce qu'à l'ère du numérique, le mouvement, la porosité et le foisonnement recomposent le monde, la Revue du Cube entend croiser les regards de praticiens, d'artistes, de chercheurs, de personnalités et d'experts venus d'horizons différents. Chaque numéro s'articule autour d'une thématique qui traduit les tendances émergentes. Articles, points de vue, interviews, entretiens vidéo, débats, empreintes sonores ou visuelles, toutes les formes d'expression ont droit de cité dans la Revue du Cube.

Comité éditorial : Nils Aziosmanoff, Stéphanie Fraysse-Ripert et Rémy Hoche.

Le Cube, centre de création numérique

Pionnier sur la scène culturelle numérique française, Le Cube est un lieu de référence pour l'art et la création numérique. C'est un espace ouvert à tous, quel que soit son âge et sa pratique du numérique, pour découvrir, pratiquer, créer et échanger tout au long de l'année, autour d'ateliers, de formations, d'expositions, de spectacles, de conférences et de rencontres avec les artistes et les acteurs du numérique. Le Cube organise tous les 2 ans un festival international d'art numérique, ainsi qu'un prix pour la jeune création en art numérique. Depuis 2011, Il a également lancé sa revue en ligne.

Créé en 2001 à l'initiative de la Ville d'Issy-les-Moulineaux, Le Cube est un espace de la Communauté d'Agglomération Grand Paris Seine Ouest, géré et animé par l'association ART3000. Il est présidé par Nils Aziosmanoff et dirigé par Stéphanie Fraysse-Ripert.

20 cours St Vincent 92 130 Issy-les-Moulineaux / 01 58 88 3000 / www.lecube.com - contact@art3000.com

Territoires numériques, nouvelles cités de l'utopie ?

PERSPECTIVES



Utopies et syndrome d'utopie

MARIE-ANNE MARIOT

Lao-Tseu disait que « nous ne pouvions voir le bon sens comme bon sens seulement parce que les utopies existent ». L'utopie est un pôle nécessaire de notre pensée, vivante et dynamique, soumise à notre...

0 Commentaires

Derniers articles

[Immatrière et matière : un jeu de consciences](#)

GILLES CLÉMENT

0 Commentaires

[Le numérique ou la conquête de la Cité utopique par l'apprentissage](#)

CLAUDIE HAIGNERÉ

0 Commentaires

[Les utopies existent : elles sont imaginaires](#)

EMMANUEL MAHÉ

0 Commentaires

[Internet, ou l'utopie retrouvée](#)

SERGE SOUDOPLATOFF

0 Commentaires

[Utopie de la transparence](#)

JEAN-GABRIEL GANASCIA

0 Commentaires

POINTS DE VUE



[Internet, ou l'utopie retrouvée](#)

SERGE SOUDOPLATOFF



[Utopie de la transparence](#)

JEAN-GABRIEL GANASCIA



[Le visible et l'invisible](#)

HUGO VERLINDE



[L'espace des imaginaires, pour une architecture de l'invisible](#)

JACQUES LOMBARD

Territoires numériques,
nouvelles cités de l'utopie ?

Nils Aziosmanoff

ÉDITO

Notre civilisation de l'Homo Urbanus s'organise au sein d'immenses cités qui abriteront bientôt 70% de la population mondiale. Six milliards d'individus devront y partager les ressources limitées de la planète. Dans le même temps, l'espace dématérialisé de la sphère virtuelle poursuit son hybridation avec le territoire physique. « L'espace est anéanti » s'est exclamé Morse lors de la pose de la première ligne télégraphique en 1844. Avec Internet, chacun de nous est à un clic de l'autre. Dans un monde où tout se raréfie, cet espace social géant offre une inépuisable abondance de relations.

La révolution numérique suscite au quatre coins de la planète l'apparition de smart cities et de living lab, sortes de chaudrons urbains numériques où s'élaborent in vivo les recettes d'un futur vivre ensemble. Ces projets parfois pharaoniques semblent faire écho aux cités idéales de Thomas More, Charles Fourier ou Jean-Baptiste-André Godin. Mais loin de porter une vision sociétale, ils s'inscrivent dans une forme de nécessité et de réalisme qui caractérisent notre époque.

Car l'utopie est une idée qui porte bien au delà du progrès, elle est un "avenir d'émancipation toujours à réinventer". Et c'est justement là qu'un nouveau mirage apparaît. La numérisation du monde et sa "gamification" nous offrent l'attrayante promesse d'accéder bientôt à des espaces immatériels permettant de consommer toutes sortes de rêves à vivre, comme dans la fiction *Total Recall*. Mais ces hétérotopies, sortes de théâtres où se déploieraient nos imaginaires collectifs, viendraient tarir la féconde insatisfaction de l'utopie, brisant l'élan salutaire vers son indépassable horizon. Une économie aliénante, basée sur l'exploitation de "l'utopie comme objet de consommation", viendrait triompher de l'éternel désir d'émancipation de l'homme.

Une autre voie possible se dessine. La smart city et la sphère virtuelle constituent deux creusets d'expérimentation de la vie future. La smart city incarne l'espace extérieur augmenté, relationnel et tourné vers chaque individu. La sphère virtuelle constitue un infini prolongement de l'espace intérieur, relié au savoir planétaire et à la multitude des êtres humains. A la croisée des deux, un territoire hybride apparaît, encore vierge, sortant des brumes du siècle en gestation. Un monde où l'ingénieur et le rêveur, l'architecte et le poète, la chose et son contraire peuvent bâtir de concert un projet fondé sur la relation, la multiplicité, la transvergence et la mobilité. Un nouvel espace fabuleusement fertile s'ouvre, formant un lien dynamique entre l'homme et l'immensité.

Le numérique ou la conquête de la Cité utopique par l'apprentissage

Claudie Haigneré

Il était un temps où le religieux apportait des réponses immédiates, qui semblaient satisfaire aux grandes questions que se posaient les individus.

Il était un temps où les idéologies prenaient le relais, pour offrir un univers cohérent face aux attentes du collectif.

Puis est venu le temps du doute. Celui où le dogmatisme s'est confronté à la soif de liberté. Celui où les idéaux politiques se sont heurtés aux guerres, aux épidémies, et à la misère. Celui où, enfin, la science et la technologie ne semblaient plus tenir leur promesse de progrès.

Le réel était saturé. Nul mouvement sans qu'une frontière ne vienne nous arrêter. Nulle avancée que le principe de précaution ne vienne tempérer. Nul échange, sans que ne viennent s'insinuer les lois du marché. Nulle interaction, même, sans que nos origines, notre âge, ou notre sexe, ne viennent nous re-présenter.

Alors on a pensé à un ailleurs. De tout temps, en réalité, on a pensé à fuir. Vers l'intérieur ? Non, l'introspection n'a pas fait ses preuves. On a donc regardé au loin, et on a conquis des Terres. Puis on a regardé vers les cieux et on a apprivoisé l'espace. Mais sans y voir pour autant notre nouvel Eldorado. Peut-être que la solution était d'inventer une cité utopique, où le monde serait entièrement repensé, où nos horizons seraient à nouveau dépassés ?

Puisque d'utopie on rêvait, le monde virtuel du net est naturellement apparu comme le lieu d'accomplissement possible de nos prophéties.

Mais parce que de virtuel on parlait, certains n'y ont vu que mirages et illusions. Et pour cause : l'utopie elle-même n'est elle pas chimère par définition ?

Pourtant, tous les sceptiques durent s'y résoudre : Internet a, dans l'imaginaire collectif, toutes les caractéristiques de l'utopie de Thomas More. Des caractéristiques qui si elles sont universelles, n'en répondent pas moins à notre devise républicaine : face à la régulation, il est liberté. Face aux hiérarchies sociales, il est égalité. Face aux luttes de pouvoir, il est fraternité.

Et surtout, il modifie radicalement notre vision de l'utopie. Car si face à la condition humaine, le

mythe de l'âge d'or a toujours existé, celui-ci s'est toujours situé soit dans un passé reculé, soit dans un avenir lointain. Et là, pour la première fois, grâce à la sphère virtuelle, la cité utopique se construit sous nos yeux. Ses architectes œuvrent aujourd'hui, maintenant, sans cesse. Mieux : nous les connaissons, car nous en faisons partie, nous aussi. N'est ce pas cela aussi l'utopie, quand chacun reprend son destin en main, indifférent aux caprices de la Providence ? C'est vrai, loin de se contenter de consommer passivement, les internautes en ont également fait un lieu de création, et de collaboration.

Et les exemples ne manquent pas : certains la qualifiaient d'infréquentable, la wikisphère n'en est pas moins fréquentée. On disait d'eux qu'ils contribueraient à rompre les liens humains, les réseaux sociaux ont au contraire démontré leur pouvoir de mobilisation. On redoutait la confusion entre savants et profanes, mais quand des milliers de volontaires anonymes ont trouvé en quelques semaines ce que des experts avaient cherché en vain pendant des années, les jeux de découvertes scientifiques ont été célébrés.

Face à tant d'accomplissements, pourquoi alors ne pas dresser le constat d'une utopie retrouvée ? Par excès de prudence, ou de pessimisme ? Ni l'un ni l'autre : par réalisme, tout simplement. Pour ne pas tomber dans l'autosatisfaction, aussi. Pour ne pas oublier, surtout, que malgré son ubiquité, cette cité qui se veut utopique n'est pas encore ouverte à tous.

Que faudrait-il alors, pour que chacun puisse en bénéficier ? Penser ce que certains appellent son « universalité » ; panser ce que d'autres qualifient de « fracture numérique ». Une expression simple, derrière laquelle se cache une réalité multiple.

Réparer cette fracture, ce n'est pas seulement combler les inégalités, encore criantes, dans l'accès matériel à un ordinateur et à une connexion internet. L'accès aux technologies est certes un passeport indispensable pour approcher la cité rêvée. Mais il y manquerait un visa nécessaire pour circuler sereinement. Un laissez-passer immatériel, à l'image des portes dont il entend donner les clés.

Pour l'obtenir, un seul moyen : apprendre à utiliser ces technologies. Apprendre à exploiter les données qui en sont issues avec un regard critique, et apprendre à y distinguer l'information du savoir. Un apprentissage qui n'est rien de moins qu'une instruction civique, tant il conditionne l'exercice d'une citoyenneté responsable et libre, respectueuse de l'autre et de soi-même, et ce dans les territoires physiques comme virtuels. Un apprentissage qui, dès lors, doit être considéré comme un droit pour tous et un devoir pour chacun.

Les utopies existent : elles sont imaginaires

Emmanuel Mahé

L'utopie est souvent définie ou comprise intuitivement comme relevant de l'imaginaire, c'est-à-dire de l'irréel. Michel Foucault lui-même, convoquant le terme d'utopie précise que l'utopie est irréaliste (1). Mais aussitôt, il introduit une catégorie spécifique d'utopies réalisées ou concrètes qu'il nomme des « hétérotopies » (2). Dans un autre texte, il décrit ce qu'est un corps utopique (3). Dans ces deux énoncés, la notion d'utopie est déconstruite en creux : il précise en effet qu'il existe des utopies non réalisées (irréelles) mais il s'emploie à nous montrer dans le même temps que l'utopie est en acte dans notre réalité, s'exprimant de mille manières dans différentes époques et cultures sans pour autant être universelle.

Plus près de nous, Bruno Latour et Émilie Hermant, dans leur ouvrage *Paris ville invisible* (4), nous donnent à penser que la ville utopique s'actualise dans la ville bien réelle. La virtualité de la ville, son utopie en quelque sorte, s'actualise de proche en proche, en la parcourant et pas seulement en l'embrassant d'un seul regard surplombant comme le propose les grands panoramas du XIX^{ème} siècle ou les modélisations 3D actuelles.

Mais les lieux communs (des topoï justement) ont la peau dure, non pas qu'ils résistent à une analyse rationnelle mais précisément parce qu'ils en sont les héritiers : tout en effet nous pousse à croire que le réel s'oppose à l'imaginaire, les utopies se logeant dans cette seconde zone immatérielle des rêveries et des fictions. Et pourtant, l'imaginaire et la réalité sont peut-être indissociables l'un de l'autre. Les utopies ne seraient donc pas moins réelles ou irréelles que l'imaginaire ?

Les deux appels de l'imaginaire

Le terme d'imaginaire est trompeur car il nous fait croire qu'il n'existe qu'une manière de penser et de pratiquer l'imaginaire, qu'il serait un seul, universel et « a-historique ». On sait bien qu'il revêt des formes spécifiques mais souvent on considère que la faculté d'imaginer, si elle donne des résultats parfois très différents dans ses récits et ses pratiques, est commune à l'humain de tout temps. Si l'on peut dénombrer des imaginaires différents ou redondants suivant les époques, on croit souvent que l'Imaginaire avec une lettre capitale est finalement

universel chez les humains comme le serait la faculté de langage ou bien encore le rire. Dans cette approche, les différents modes d'actualisation de l'Imaginaire varient selon les conjonctures mais serait également la preuve qu'il est toujours là, ontologiquement identifiable et commun à tous.

Il est en réalité multiple. De nombreuses théories lui donnent en effet des formes conceptuelles différentes, voire opposées. Il n'existe pas un imaginaire mais des imaginaires avec des modes d'expression très différents suivant les époques et les sociétés, même si on peut y repérer parfois des invariants. La Chaire de modélisation des imaginaires de Pierre Musso (5) donne d'ailleurs l'occasion de découvrir la multiplicité de ces approches théoriques et de ces pratiques de production d'imaginaires.

Mais la notion d'imaginaire, avant d'être multiple, est d'abord *double* au sens où elle se caractérise par ses degrés relatifs de fermeture et d'ouverture. Elle contient (fait tenir) tout autant qu'elle délie (elle défait). Ce peut être le ciment d'une société, d'un collectif, d'un projet ou d'un moment. On parlera ainsi de l'imaginaire de telle société ou d'une époque particulière. Ce peut être aussi une sorte de "diluant" car aucune société ni même aucun individu ne peut être moulé d'un seul imaginaire, on pourrait dire que l'imaginaire dans cet état particulier "déconstruit" ou qu'il ouvre les horizons fermés des imaginaires conventionnels. Une sorte d'imaginaire de l'imaginaire.

D'un côté, la société ou les individus ont besoin d'un imaginaire commun au moins pour partie, et de l'autre côté, ils ne peuvent s'y résoudre totalement. L'imaginaire produit un double appel : un appel à ne pas partir, à rester en dedans, et un appel du dehors. Il ne s'agit pas du tout d'une simple dialectique entre deux états contraires mais davantage d'une cohabitation.

L'imaginaire peut donc être "fermé", c'est-à-dire normatif (on partage ensemble un imaginaire qu'on qualifie ou qu'on ressent comme tel) ou déviant (il ouvre sur, il trace des voies vers). Il peut être parfois intermédiaire lorsqu'on *bricole* ou qu'on *braconne* les imaginaires standards pour en inventer de nouveaux, du bricolage et du braconnage dans le sens où Levi Strauss (6) et Certeau (7) les ont respectivement définis. Il se peut même que cet état intermédiaire soit une sorte de *fabrique à imaginaires* dont les acteurs n'en sont pas nécessairement les producteurs : une situation peut produire non seulement des effets mais aussi des entités spécifiques *a priori* non souhaitées par les protagonistes. Il y aurait donc, dans cette hypothèse, des imaginaires spontanés (spontanés ne veut pas dire en dehors mais émergents dans un milieu). La duplication puis la propagation éventuelle de certains de ses éléments (narratifs ou autres) en feront peut-être un futur imaginaire conventionnel.

Le *dispositif relationnel* tel qu'il est à un moment donné dans un type d'espace particulier produit donc un horizon d'imaginaires virtuels - pas nécessairement tous exprimés, c'est une « nuée virtuelle » (10). La temporalité (court, moyen et long termes) est la seconde dimension

de ces imaginaires exprimés ou non. Ces deux caractéristiques, dispositif / temporalité, minimisent le rôle des créateurs légitimes d'imaginaires (les romanciers, les cinéastes...) non pas qualitativement (nous le verrons plus tard avec la production de *percepts*) mais quantitativement : les imaginaires ne sont pas seulement produits par des humains mais "par" le dispositif global qui crée les conditions d'apparition (et donc de virtualité) d'imaginaires. Dans cette perspective, les acteurs compris comme individus ou comme collectifs d'individus ne sont plus les seuls à produire de l'imaginaire (qu'ils en soient des utilisateurs ou des créateurs). La proposition de Becker qui est de *transformer les individus en activité* pourrait être reprise ici de cette manière : comprendre l'imaginaire non pas en catégorie abstraite mais davantage comme un agencement spécifique d'activités par conséquent éminemment soumis aux évolutions plus qu'aux invariants.

Nous aurions donc des *imaginaires exprimés*, ceux qui se sont réalisés dans un dispositif d'activités, et d'autres qui *seraient en puissance*, c'est-à-dire à l'extérieur, produisant ainsi une tension créatrice entre cet espace clos et celui qui semble plus ouvert : un double appel.

L'imaginaire peut donc être à la fois l'enclos coutumier rassurant dans lequel on partage des références communes et la forêt inconnue aussi menaçante qu'attirante qu'il construit en retour. Sans imaginaire les clôtures cèderaient mais la forêt cesserait elle aussi d'exister.

Fermé

Le terme de fermeture ne doit pas être compris comme étant nécessairement négatif. On pourrait utiliser le terme d'*enclosure*. Ce type d'imaginaire tient activement des éléments entre eux par un certain type de relations cohérentes, c'est un ensemble presque dans un sens mathématique. Ce n'est ni un contenant ni un contenu mais un réseau de relations qui font exister des référents, des codes et des conventions. Il peut en exister de mille sortes. On parle d'*imaginaires collectifs* par exemple (on doit se méfier de cette formule un peu trop magique). Anthropologues, sémiologues, historiens ou sociologues cherchent à leur donner une forme stable au delà des contingences sociétales, climatiques, économiques, politiques, culturelles, etc. Même en recherchant les spécificités culturelles d'un imaginaire caractéristique de telle société ou groupe d'individus, on cherche souvent les invariants, les structures ou les modèles sous-jacents. La notion d'imaginaire est dans ce cas indissociable de cette quête de modélisation, même si cela se fait à des fins différentes (culturalistes d'un côté, universalistes de l'autre). La modélisation est alors une pratique de classification par la mise en place d'une série d'enclosures, comme le font la sociologie ou l'anthropologie en étudiant le sujet humain et ses modes de vie : les modes de vie varient suivant les époques avec le postulat que l'essence du sujet humain reste identique.

Deux types de processus sont alors à l'œuvre : 1) des processus internes de *constitution* (dans

le sens actif du mot) par lequel un collectif quelconque *produit* un imaginaire en le créant de toutes pièces ou en reprenant un autre, c'est un imaginaire partagé consciemment ou pas, parfois même "autonome" ; 2) des processus externes d'*instituant*s synchrones ou asynchrones par lesquels il est objectivé (par des théoriciens par exemple) et parfois subjectivé en *lui attribuant* un statut d'imaginaire collectif singulier, repérable par des lois ou des codes qui font de lui un ensemble cohérent et parfois le reliant à d'autres imaginaires.

Mais ce n'est pas là que réside le double visage de l'imaginaire car ces deux processus coexistent, le premier étant plus ancien que le second : l'analyse et la dénomination même d'imaginaire comme catégorie identifiée en soi est une activité relativement récente, tandis que la production de ces imaginaires remonte à des temps plus anciens. Même si on peut interroger les conditions d'émergence de cette activité spécifique de désignation d'un certain nombre de pratiques humaines comme relevant de l'imaginaire (c'est la question de la construction de l'objet observé par l'énoncé observant), on peut admettre ici qu'un imaginaire n'attend pas qu'on le désigne comme tel pour exister.

Le premier visage de l'imaginaire est donc un ensemble cohérent repérable parce que stable et partagé par un collectif ou des collectifs d'humains et de non humains (un réseau de machines peut correspondre à un certain type d'imaginaire qui s'autonomise en quelque sorte).

Ouvert

La notion d'imaginaire est simultanément - c'est là que réside non pas son caractère simplement ambivalent mais double - le contraire d'un partage ou d'une cohérence. C'est son second visage. Dans cet état, l'imaginaire est l'incitation à la fuite, y compris de lui-même. Il désigne alors ce qui cherche à échapper à toutes sortes de conventions, de codes et de normes. Même si les théoriciens y chercheront des invariants, des structures ou des modèles récurrents cachés, il ne se laissera pas enfermer et cherchera toujours "à sortir de". Dans son état d'enclosure, l'imaginaire "crée" la réalité en lui donnant une certaine forme, une fiction dans le sens de Foucault (rationnellement ou pas, ce n'est pas la question). Dans son état d'exclosure, il redonne à la réalité son statut relativement informe puisqu'il cherche à lui donner de nouvelles formes. Il lui concède donc des attributs spécifiques mais finalement "inimaginables" dans leur statut de réalité, de telle sorte qu'on doit toujours passer par l'imaginaire pour opérer la réalité. C'est précisément pour cette raison que les deux états de l'imaginaire, l'enclosure et l'exclosure, sont liés car l'un l'autre s'alimentent pour ne cesser de faire et de défaire la réalité. Liés et pourtant quasiment contraires.

Si on devait reprendre les termes triviaux, le premier est ce qui nous permet de "faire société" ou de "vivre ensemble". Il est proche des clichés, des stéréotypes, des doxa et de tout ce qui

rassemble, même si paradoxalement il donne parfois l'impression de nous emmener ailleurs (comme dans la littérature de la science fiction par exemple). Il peut également produire de l'originalité mais corrélée à un système repéré et connu, c'est une originalité attendue ou contrôlée. C'est le sol commun aux usages de la vie de tous les jours autant qu'aux grands récits. Le second imaginaire, celui de l'ouverture, ne cesse de miner ces petits et ces grands récits. Cela ne signifie pas pour autant que le premier imaginaire soit "réel" et l'autre pas. Cela ne signifie pas non plus que le second serait un imaginaire comme coupé de la réalité justement.

Indiscernabilité du réel de l'imaginaire

A ce stade, c'est une seconde question qu'il faut maintenant poser pour éviter de confondre la réalité avec l'imaginaire sans pour autant les distinguer non plus car ils sont paradoxalement indiscernables. Ils sont différents l'un de l'autre (la réalité n'est pas l'imaginaire et inversement) mais on ne peut pourtant pas les dissocier. Cette approche proposée par Deleuze nous intéresse ici à au moins deux titres : elle nous évite de penser qu'il existerait un imaginaire coupé de la réalité (et d'abandonner toute une série de clichés comme si l'imaginaire occupait une place distincte de la réalité un peu comme un rêve sans corps), tout en nous préservant de confondre les deux termes. Gilles Deleuze (je souligne) :

Cette indiscernabilité, ce n'est pas la même chose qu'une confusion de l'imaginaire avec le réel. C'est une indiscernabilité ; et cette indiscernabilité, alors que la confusion à la rigueur se fait dans la tête des gens, l'indiscernabilité ne se fait pas dans la tête des gens. [...] il y a l'indiscernabilité du réel et imaginaire lorsque le réel et l'imaginaire entrent dans une sorte de circuit, ne cessent pas de se courir l'un après l'autre, de se réfléchir l'un dans l'autre autour d'un point ou autour d'un axe qu'il faudra bien appeler l'axe d'indiscernabilité. [...] il y a un point d'indiscernabilité qui est le point limite, le circuit, il se court après le réel et l'imaginaire, se court après, l'un rentre dans l'autre, l'autre réfléchi l'un de telle manière qu'ils ne cessent de devenir indiscernables. Bien que ça se fait de milles manières différentes [...]

On a vu que l'indiscernabilité, ce n'était ni la distinction ni la confusion. Distinguer et confondre, c'est du même côté. On dira de l'un que c'est du vrai et de l'autre que c'est du faux mais c'est du même côté.

[...] c'est exactement comme si l'image réelle se doublait de son image virtuelle et que les deux entraient dans un circuit dans lequel elles sont indiscernables. Le circuit de l'image réelle et de l'image virtuelle deviendrait tel qu'elles constitueraient l'indiscernabilité du réel et d'imaginaire.

[...] Et bien, c'est que la vérité connaît, calcule, c'est-à-dire le concept de vérité est submergé par les puissances du faux, un et deux, c'est-à-dire, ce que j'appelle la reprise du concept de vérité, c'est pour mon compte, j'appelle la prise du concept de la vérité, c'est la vérité mise

en face de ce double phénomène : l'indiscernabilité du réel et de l'imaginaire, l'indécidabilité du vrai et du faux. À ce moment là, la vérité tremble sur ses deux pieds. Elle ne peut même pas se confier sur une jambe quand l'autre tremble, c'est les deux jambes qui se dégonflent. Le concept de vérité, donc vacille, parce que notre tâche est de le..., enfin, il vacille., il est supposé, Il doit vaciller, il devrait vaciller, il devrait vaciller. Vous voyez que je prends la crise de la vérité en un sens très précis, ne m'intéresse pas n'importe quel type de crise de la vérité.
(8)

Une approche diagrammatique pour une cartographie des cartographies

Les différentes modélisations de l'imaginaire évoquées plus haut comme étant des pratiques énonciatrices des imaginaire clos (on modélise ce qu'on connaît et on connaît que ce qui est modélisé ou modélisable) peuvent être elles-mêmes cartographiées et donc modélisables : c'est une modélisation des modélisations ou une "cartographie des cartographies" pour reprendre l'expression de Pierre Musso (5). Le terme de *Diagramme* correspondant au concept du même nom qu'a proposé Deleuze dans sa lecture de Michel Foucault peut nous être utile pour comprendre en quoi ce type de modélisation est plus ouvert ou moins fermé que les premières. Elle peut l'être à au moins deux conditions : si elle ne prétend pas à l'universalité en étant surplombante et si elle ne cherche pas à être une structure sous-jacente à toutes les modélisations.

Nous avons très schématiquement vu qu'il existe deux modes d'existence d'imaginaire. Le premier propose un terrain partagé, presque balisé. Tout le monde par exemple comprend de manière tacite ce qu'on nomme "l'imaginaire de la science fiction" par exemple, même si cela peut produire une infinité de variations narratives. On peut aussi montrer que ce domaine est traversé par des imaginaires différents, parfois opposés. Mais globalement, on perçoit bien ce que serait l'imaginaire de la science fiction chez Jules Verne, Philip K. Dick ou Isaac Asimov, même s'ils sont très différents.

Mais le problème de cette définition de l'imaginaire, ici celui de la SF, ce pourrait être mille autres (ceux des mythologies par exemple), est qu'il nous renforce dans l'idée que l'imaginaire est comme à côté du réel, un peu comme un espace-temps libéré de contraintes spécifiques à la réalité. Or, non seulement il y a un imaginaire du quotidien mais l'imaginaire n'est pas autre chose que notre quotidien. Il ne faut donc rechercher de l'imaginaire uniquement dans les grands récits, les fables et les mythes. Il ne faut pas se limiter non plus à chercher l'imaginaire qui viendrait se loger dans la réalité comme si cette dernière n'était que le réceptacle d'images venues d'ailleurs. Il faut le chercher avec la réalité qui s'actualise l'un l'autre ("comme si l'image réelle se doublait de son image virtuelle"). Ce type d'imaginaire propose, ou plus exactement dispose, dans le sens du dispositif : les éléments (procédures, énoncés, etc.) narratifs, subjectifs mais aussi objectifs sont organisés de manière cohérente. Il est possible de le dessiner ou d'en

faire précisément une cartographie. C'est ce que font par exemple Philippe Descola, Laurent Gilles et bien d'autres (9).

Le second type d'imaginaire est plus compliqué et semble entrer en conflit avec l'indiscernabilité proposée plus haut. En effet, comment pourrions-nous imaginer un imaginaire en dehors de la réalité alors qu'il est précisément indiscernable de celle-ci ? Cet imaginaire que nous qualifions d'exclusion est bien extérieur à la forme (aux formats) des imaginaires qui sont ou ont été partagés, mais il reste cependant à l'intérieur d'un système plus vaste. Ce second imaginaire, en *circuit court* avec la réalité, comme le premier, est aussi un *court-circuit* (10) de celle-ci car il décale, déterritorialise, crée des ouvertures. Cela correspondrait à ce que Deleuze, à la suite de Foucault, a nommé un *dispositif abstrait* ou un *Diagramme*.

Il y aurait donc un circuit court "imaginaire / réel" qu'on nommera "imaginaire concret" (même s'il recourt à des images ou des récits fantastiques ou d'apparence irréels) et un "imaginaire abstrait" (qui ne veut pas dire irréel). L'analyse de ces deux types d'imaginaire pourra nous conduire à dessiner un *Diagramme*.

Dans l'approche de Deleuze, le processus d'actualisation des forces se concrétise, principalement, à travers précisément un Diagramme. Ce Diagramme des forces (une « machine abstraite ») est sans forme. Il ne faut surtout pas le comparer à un schéma, un graphique ou à un dessin quelconque servant à synthétiser une situation ou un état par une illustration, comme on peut le trouver communément dans des publications ou des conférences pour toute sorte de sujet. Le concept de Diagramme inventé par Deleuze-Foucault est totalement étranger à cette manière figée et un peu simple de représenter la réalité comme on le fait dans un article de journal ou dans une présentation « Powerpoint » ! Ce concept est défini de la manière suivante : « c'est la présentation des rapports de forces propres à une formation ; c'est la répartition des pouvoirs d'affecter et des pouvoirs d'être affectés ; c'est le brassage des pures fonctions non-formalisées et des pures matières non formées. [...] C'est un « non-lieu », ce n'est qu'un lieu pour des mutations. [...] On pourrait dire état de Diagramme au lieu de Diagramme. »

On pourrait appliquer cette approche à la caractérisation des deux états de l'imaginaire : un imaginaire concret (celui-ci opérant ou "produisant" le réel, dans son sens performatif) et un imaginaire abstrait (mais toujours en circuit avec le réel, presque de manière "border line") créant les conditions d'apparition de tous les imaginaires possibles à un moment ou dans un espace donné, dans les limites des rapports de forces qui le conditionnent pour partie.

En somme, l'analyse de l'imaginaire est celle de la réalité, ou celle qui se caractérise comme telle, presque comme une fiction et souvent comme des utopies (réalisées ou pas). En fictionnalisant la réalité (en lui attribuant donc les caractéristiques d'un imaginaire qui ne se contente pas de la nourrir mais la font exister), on y cherchera les imaginaires pour se

rendre compte qu'en effet il ne faut pas confondre les deux mais qu'ils sont pourtant bien indiscernables l'un de l'autre, comme l'utopie de la réalité.

(1) Michel Foucault, « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in Architecture, Mouvement, Continuité, n°5, octobre 1984, pp. 46-49. Publié également dans Dits et écrits (Defert, 1994).

Texte en ligne ici : <http://foucault.info/documents/heteroTopia/foucault.heteroTopia.fr.html>

(2) Le concept d'hétérotopie a été très largement (et parfois presque abusivement) utilisé car pour décrire par exemple les émergences de nouveaux lieux urbains ou de nouveaux réseaux comme l'Internet dans les années 1980-90. Comme tous les concepts de Foucault, il faut s'en servir comme d'un outil pour travailler sur notre réalité, il ne faut pas chercher à y appliquer une grille théorique préétablie mais plutôt s'en servir pour en inventer de nouvelles ! Je l'évoque ici de manière rapide, il faudrait écrire plusieurs textes plus aboutis, appréhendant de manière diversifiée cette notion d'hétérotopie afin d'examiner ce projet d'aménagement de l'île Seguin.

(3) Foucault. Le corps utopique. Hétérotopie. Présentation de Daniel Defert. Éditions Lignes, 2009.

(4) *Paris ville invisible* de Bruno Latour et Émilie Hermant (Les Empêcheurs de Penser en Rond / La Découverte, 1998).

Voir la version en ligne du livre (textes et images) sur : <http://www.bruno-latour.fr/virtual/>

(5) *Chaire de modélisation des imaginaires*, Pierre Musso (Télécom Paris Tech, Université Rennes 2, en partenariat avec Dassault Système, Orange, PSA et Ubisoft).

<http://imaginaires.telecom-paristech.fr>

(6) *La pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss Ed. Plon, Paris, II, 1962.

(7) *L'invention du quotidien, Habiter, cuisiner*, II de Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, (nouvelle édition revue et augmentée), ED. Gallimard, Paris, 1995. (Edition originale : Union générale d'éditions dans la collection 10/18, 1982).

(8) Gilles Deleuze - Cinéma cours 48 du 06/12/83, transcription : Fatemeh Malekahmadi, extraits.

(9) Nous renvoyons vers la Chaire de Pierre Musso qui s'emploie à cartographier et à analyser les penseurs des imaginaires (cf. note 3).

(10) *Du circuit court au court-circuit* de Jean Manuel de Queiroz, séminaire des nouveaux géographes, 2002.

Immatière et matière : un jeu de consciences

Gilles Clément

En ce début de siècle l'humanité se voit confrontée à deux champs de perception contradictoire : l'espace limité de la planète, l'espace illimité du cybermonde.

La conscience de la finitude écologique oblige à envisager une extrême économie de l'espace « réel » disponible. L'extension des villes, par exemple, ne peut plus se concevoir au seul détriment des terres fertiles sur le modèle de l'étalement, comme on le voit depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Le principe de *recyclage* gagne sur celui de l'accumulation, au moins théoriquement, car on sait bien que cette accumulation d'objets oblitérant la peau de la Terre rencontrera un seuil à partir duquel plus rien ne pourra s'étendre. Peut-être avons-nous déjà atteint ce seuil sans nous en être vraiment rendu compte.

Le principe économique en vigueur préconise la croissance et l'accroissement des biens de consommations, donc l'accroissement du nombre de consommateurs. La fragilité même de ce modèle économique vient de ce qu'il fonctionne en marge de l'« économie réelle » comme si cette dernière n'existait pas. Or l'économie réelle se trouve soumise aux réalités de la finitude spatiale, de la finitude quantitative des produits matériels, de la finitude biologique dans cette mince couche d'espace vital appelé biosphère. Autrement dit, la fragilité de l'économie réelle est liée intimement à la fragilité de la vie même. La seule façon de la faire fonctionner sans drame consisterait à prendre soin des systèmes vitaux qui la composent, et non à les épuiser.

Le principe de finitude rapporté à l'espace et à l'économie réels oblige à inventer un nouveau système de vie, une nouvelle approche de la consommation, une autre idée du confort, un déplacement des valeurs admises par les sociétés conquérantes, peut-être même un bouleversement de celles-ci, et, plus particulièrement, il conduit à inventer un nouveau *modèle de convoitise*.

Par modèle de convoitise, il faut entendre, ainsi que l'économiste Veblen nous en assure, un mécanisme moteur dans le rapport économique des échanges matériels et immatériels. Ce qui est utilisé en tant qu'objet de désirs par une classe aux moyens élevés sera convoité par les classes qui lui sont inférieures (une vision du XIX^{ème} siècle toujours en vigueur). La course aux 4X4 donne une image de ce principe. Mais l'accumulation des biens se heurte à deux écueils : l'insatisfaction perpétuelle qu'engendre la boulimie de consommation et

la limite du stockage des biens matériels (finitude spatiale). La miniaturisation des objets de consommation ne faisant que reculer le problème sans le régler. Quelle que soit la façon de s'y prendre, les sociétés à venir devront avoir à résoudre un problème strictement lié aux conditions de la finitude et proposer un modèle de convoitise aussi éloigné que possible de l'accumulation matérielle. L'évolution ne prévoyant aucun retour en arrière et la mécanique accumulative faisant partie d'un acquis de civilisation, on peut supposer que la compensation logique à une perte, voire une disparition de l'accumulation matérielle, prendra la forme d'une *accumulation immatérielle*.

En quoi pourrait consister une accumulation immatérielle ?

Le mot *immatière* souffre d'un manque de définition. Il n'existe pas dans les dictionnaires. Il s'oppose à *matière*, et concerne une entité composée d'un ensemble dont la consistance se réduit au verbe. Contrairement à la matière, l'immatière ne se présente sous aucune apparence perceptible par les sens ordinaires de l'homme, elle constitue un fond d'images possibles forgées par les puissances de l'intellect et se résume au savoir. Le domaine de la connaissance, celui de la spiritualité et celui de la communication et de la créativité en font partie. En théorie, l'immatière ne se heurte à aucune contrainte spatiale ou biologique, mais son accès dépend des sources d'énergies à partir desquelles elle trouve son existence et devient, possiblement, un argument de civilisation : la base d'un projet politique. Pour étendre sa connaissance il faut avoir accès aux sources du savoir, aux moyens matériels de la communication. L'immatière se trouve directement liée à la matière. Sans école du savoir, sans ordinateur, sans accès au cyber espace, on limite sa communication aux moyens ancestraux, le cri de l'animal.

Le modèle de convoitise partant d'un objet de consommation matériel pourrait évoluer vers un « objet immatériel ».

Si la conscience de la finitude écologique constitue bien un avènement considérable nous obligeant à réviser notre rapport matériel au monde, l'accès au cyber espace nous libère d'un assujettissement au déplacement physique - donc à une certaine matérialité - et cela constitue un autre évènement considérable. Il serait illusoire de considérer cet allègement matériel dans le processus de la communication et de l'accroissement des savoirs comme une libération totale de la matérialité des choses, mais il s'agit d'une étape importante dans l'accès à ce désenchaînement progressif nous liant, par nécessité, aux encombrantes machines, aux objets imposants voire inutiles, aux constructions démesurées, aux transports coûteux et à tout ce qui occupe et pollue le terrain abusivement. D'un point de vue écologique, la technologie cybernétique se présente comme une précieuse assistance en dépit du « coût écologique » de sa production.

L'outil ordinateur - ou tout médium équivalent - apparaît dans l'histoire de l'humanité comme une des dernières prothèses visant à l'accroissement de l'amplitude biologique de

l'animal humain. Les machines, les vêtements, les abris chauffés ou refroidis, pour prendre un exemple, permettent à l'Homme de traverser les zones climatiques, de les investir et les habiter sans difficulté. Jusqu'à présent, les prothèses issues du génie humain ont été mises au point dans le but d'alléger la peine au travail, la résistance aux oscillations du climat, l'accélération dans les échanges distants, tout ceci prenant l'apparence d'objets matérialisés, diversement doués d'autonomie, suivant l'avancée de la robotique mise en place. Avec la prothèse-ordinateur on accède au prodigieux réseau immatériel mettant le verbe et l'image en accès libre à tous. Ce tissage virtuel (le cybionte de Joël de Rosnay), couvre la planète et façonne, pour la première fois depuis l'histoire de l'humanité, une conscience communautaire de Terriens quelles que soient les tensions et les guerres : être humain et le savoir ensemble. Cette conscience planétaire rencontre de nombreux obstacles, elle se heurte à la pensée archaïque d'un monde divisé par les intérêts de marchés ou les névroses idéologiques, et se trouve encore éloignée du Jardin Planétaire par lequel les humains, passagers de la Terre, tous soumis aux mêmes conditions de la finitude écologique, se voient obligés d'inventer un art du partage.

Il est difficile de dire à quel moment ces deux consciences, celle du partage obligé des ressources matérielles dans un espace fini et celle d'une communauté humaine unie à l'immatière infinie se rencontreront, mais on peut prétendre que les bases de cette rencontre sont désormais posées.

Utopies et syndrome d'utopie

Marie-Anne Mariot

Lao-Tseu disait que « nous ne pouvons voir le bon sens comme bon sens seulement parce que les utopies existent ». L'utopie est un pôle nécessaire de notre pensée, vivante et dynamique, soumise à notre éternel désir de changement. Paul Watzlawick¹ soulignait qu'une réalisation concrète peut-être baptisée utopique et l'utopique désigné du nom de possibilité pratique pour conclure que « l'inaccessibilité d'une utopie est un faux problème, mais la souffrance qu'elle engendre est très réelle ».

Il existe donc une utilisation pathologique de l'utopie nommée le « syndrome d'utopie ». « Les utopies positives impliquent un monde « sans problèmes », les négatives, un monde « sans solutions » ; les deux ont ceci de semblable, qu'elles définissent les difficultés et plaisirs normaux de la vie comme des anomalies (...) les prémisses sur lesquelles le syndrome se fonde sont considérées comme plus réelles que la réalité.».

Le sujet s'approprie ici une utopie, non comme salutaire source d'inspiration mais comme une règle de vie accessible et réalisable devenant dogme. Watzlawick remarque avec humour qu'il « suffit qu'un couple accepte « les idées conventionnelles sur ce qu'une relation conjugale devrait être « en réalité » » pour « certainement trouver des problèmes dans leur mariage et se mettre à chercher une solution jusqu'à ce qu'ils en arrivent au divorce » !

Le syndrome d'utopie pourra résider dans l'idée, la conviction qu'il existe « une solution définitive, totale » à un problème dont la société, les parents, les Autres sont obligatoirement la cause, nous dédouanant ainsi de toute responsabilité. Ce sentiment de vérité animera alors l'envie, le devoir, la nécessité de transformer ce « mauvais » monde alimentant toutes sortes de « missionarismes », d'extrémismes ou d'autoritarismes fascistes. Sur le plan individuel, le syndrome d'utopie engendrera une systématisation des comportements et des modes de fonctionnement à partir d'une prémisses, d'une perception subjective, utopique ou non, comme si quelque chose pouvait être « toujours » vrai dans un monde en perpétuel changement peuplé de bio-organismes vivant !

L'École de Palo Alto² a mis en évidence la constance des impasses humaines. Elles ne procèdent pas des utopies, des changements eux-mêmes ou encore des évolutions technologiques mais

plutôt de notre tendance à résister au changement, de nos tentatives à provoquer à tout prix des changements ou à leur trouver des solutions habituelles mais inadéquates, appliquées au mauvais niveau ou au mauvais moment³. C'est pourquoi sans doute les problèmes de l'âme humaine sont intemporels...

Si nous nous promenons dans les écueils à venir du syndrome d'utopie liés à l'émergence des Smart cities et aux innovations bouleversantes générées par l'alliance des nanotechnologies, biotechnologies, sciences cognitives, technologies de l'information et de la communication sur notre rapport au monde, à nous-mêmes, à nos corps et à nos esprits, aux possibles de la nature ; nous rencontrerons certainement :

L'utopie de la conservation appelée aussi «LA CRISE». Elle peut être vue comme une résistance au changement, une tentative qui vise à protéger, à appliquer des soins qui permettraient de retrouver un état initial, déniaient ainsi la nature même des humains et des sociétés humaines, qui sont des bio-organismes vivant en constante évolution/adaptation ne pouvant donc retrouver un quelconque « état initial ». « Accepter que notre civilisation ne soit pas en crise, mais en mutation change tout simplement notre comportement. De protecteurs nous devenons inventeurs ! (...) Oui aux outils et non aux boucliers ! L'incertitude n'a rien à voir avec le manque d'espoir. Ni avec le manque de vision. C'est l'inverse. Les globe-trotteurs savent que deux aptitudes sont vitales en situation difficile : savoir gérer l'imprévu et pouvoir lâcher prise lorsqu'il le faut (...) pour vivre l'instant présent et aborder ce qui peut arriver à chaque instant. (...) "High risk, High return » disent les Anglo-saxons. Un état d'esprit avant tout, celui des pionniers, des défricheurs, des explorateurs et des inventeurs. Une façon d'être, source de connaissances et de savoirs. Celles et ceux qui prendront des risques grâce à leurs convictions et à leur utilisation des connaissances auront toujours un temps d'avance dans la mutation en cours»⁴.

Plus radicales, les utopies nostalgiques, de fixation dans le passé, de retour à l'âge d'or, au paradis perdu, refusent l'« ici et maintenant » au profit d'un ailleurs insoumis au temps. Que ce refus s'applique au niveau collectif (les utopies de la décroissance⁵) ou individuel (refus d'accéder au «monde adulte » pouvant prendre la forme de diverses pathologies telles que l'anorexie ou la dépression), il est source de souffrances, de fantasmes diabolisants ou d'épouvantails tels que la techno-aliénation ! Comment ne pas rire en découvrant que l'innocente lecture, « acte éminemment culturel », fut associée « à l'onanisme, en tant que plaisir asocial » (en particulier son représentant le plus dangereux : le roman) !⁶ Il est intéressant de souligner que le risque de « désocialisation » ou « d'autistisation » est également le plus redouté actuellement en dépit des résultats inverses apportés par les enquêtes⁷. Les technophobes continueront de sacraliser la Nature (aux normes nécessairement parfaites) pour dénoncer comme « transgressions » toutes les modifications artificielles des potentialités humaines (qu'il s'agisse des greffes en passant par la péridurale ou prothèses. Que dire alors d'un cerveau entièrement numérisé implanté sur un autre corps, ou pire, une machine !).

Nous y croiserons aussi les utopies de compensation. Régis Messac⁸ observe que les récits utopiques répondraient à un besoin social : « Il est sans doute permis de dire, dans l'ensemble, que ce sont les périodes d'incertitude, d'inquiétude, voire de souffrance, qui sont surtout favorables à l'apparition de récits de ce genre. Lorsque beaucoup d'hommes, la majorité des hommes, peut-être, sont contraints de se replier sur eux-mêmes, ils cherchent dans leur imagination ce que la réalité leur refuse, et l'on voit fleurir les utopies [...]. ». Ici nous retrouvons le thème du refuge, de l'utérus virtuel ou du rêve à consommer (Total Recall).

Et évidemment, les utopies « missionaristes ». Chez les « techno prophètes de la post humanité », le nouveau monde est l'homme bionique (relevant de la triple association anthropotechnique de la programmation génétique de l'humain par l'humain, l'hybridation de l'humain avec les Tics, et l'utilisation de substances capables de modifier plus ou moins radicalement la biochimie du cerveau humain ; mutable à l'infini, capable d'engendrer à n'importe quel âge, sans recourir à la fécondation, sans même vivre la gestation, résistant à tous les virus, éternellement jeune, à capacités cérébrales prolongées par des nano-ordinateurs, capable de s'adapter à un environnement où l'oxygène se ferait rare et les températures élevées). Ce « post-humain » aurait éradiqué la maladie, la souffrance, voire la mort, c'est-à-dire qu'il ne serait précisément plus humain : imparfait, limité et mortel. Le philosophe Jean-Michel Besnier⁹ regrette qu'« il existe chez certains post humanistes une honte, voire une hargne, contre les hommes. (...) Cela revient à aspirer, nous réduire nous-mêmes à des machines. Et, c'est bien sur cette mésestime de l'humain, cette « fatigue d'être soi » que diagnostiquait naguère le sociologue Alain Ehrenberg, qu'achoppe la modernité. (...) Elle explique pourquoi, aujourd'hui, plus on déteste l'homme, plus on aime les machines, pourquoi on tente de prendre la fuite dans le goût des automatismes (...) ». Il ajoute que « chez les post humanistes, l'utopie est à l'éloge de l'immaîtrise, du désordre, de « l'émergence » de l'hybridation au hasard. Elle s'accorde finalement fort bien avec nos moi-déprimés. Consentir à l'immaîtrise, c'est aussi renoncer à toute valeur de l'initiative humaine. (...) Le monde qui résulterait des prophéties technologiques du transhumanisme serait celui d'êtres solitaires qui auraient sans doute perdu l'essentiel: les relations entretenues les uns avec les autres, en acceptant nos vulnérabilités, qui sont au fondement de la solidarité des êtres humains. (...) Applaudissons les progrès de la Science mais réconcilions-nous avec nos limites. Et, surtout, ne transigeons sur rien de ce qui nous fait humain, à commencer par la valeur de l'intériorité, du retour sur soi et de l'imaginaire, face à tout ce qui tend à réduire nos outils de penser et d'agir à des connexions cérébrales ou informatiques. Notre risque, celui de devenir des homos communicants qui restituent des outputs, qui véhiculent le flux, les informations, bref, des boîtes noires ».

Les utopies de l'altérité sont incarnées par certains technophiles qui célèbrent messianiquement les vertus de la communion sans limite des consciences, enfin affranchies de la pesanteur des corps, dans le grand flux numérique de l'empathie. Paradis utopique dans lequel régnerait l'harmonie sociale mobilisant à chaque pas des métaphores d'amour et d'amitié (les « amis »

et les « j'aime »). Plus commune, les applications du syndrome d'utopie sur les réseaux sociaux : « Facebook est, en direct, une expérience tragique, belle et douloureuse. Sartre parlait de l'incommunicabilité des êtres. Et c'est bien ce qui se joue à chaque instant au fil des statuts et des posts : la volonté de formes vivantes de trouver un analogue, un double, une structure qui résonnerait, vibrerait selon la même fréquence. Mais (...) nous restons tous radicalement différents les uns des autres (...). Facebook met en jeu, en temps réel, cette gesticulation humaine : celle d'une série d'entités individuelles étrangères les unes aux autres cherchant leur impossible double (...) tandis que d'autres tentent plutôt de transformer les autres structures, par influence. (...) Je poste telle vidéo qui m'anime et tente par là de planter une punaise dans la structure de l'autre, espérant qu'au final, à force d'exposer mon goût, j'aurais, à défaut de rencontrer mon monstre frère, transformé l'autre en un reflet de mon territoire. Là encore, c'est illusoire. (...) Alors sommes-nous condamnés à être seuls et à chercher la fiancée de Frankenstein? »¹⁰.

Les sociologues¹¹ ont étendu ce constat aux autres vaines et douloureuses tentatives de nos contemporains sur les sites de rencontres : l'écran fait écran. Mais l'écran (autant que l'incommunicabilité) n'est pas une problématique moderne : on peut se retrancher derrière un statut professionnel ou social, derrière un vêtement, un maquillage ou son hypocrisie. Nul besoin du virtuel pour avoir une vie virtuelle dans le réel ou être dans la quête chimérique de son double spéculaire ! Bien avant Laclos¹² et depuis la nuit des temps, le masque, le narcissisme, le « grand théâtre » social, s'opposent au visage, à la rencontre véritable, à ce que les psychanalystes nomment l'Eros, autrement dit, le lien. Le diable n'est pas toujours où l'on croit, comme le souligne Olivier Maurel en précisant qu'il « n'est sans doute pas indifférent que Laclos, dans son pseudo *Avertissement de l'Éditeur*, ironise non pas sur la société prude et bien-pensante, mais sur le siècle de la philosophie et des Lumières dont il semble avoir bien perçu les limites. Il fait de ses personnages affranchis de la religion des êtres plus esclaves du conformisme/mimétisme que la modeste et pieuse Madame de Tourvel¹³ ».

L'homme est soumis au cours des âges de sa vie, des sociétés et des époques à différents conformismes successifs. Ce conformisme, ce besoin de reconnaissance sont si puissants que malgré la mutation culturelle et anthropologique¹⁴ actuellement en marche au niveau mondial, bien que dans les mentalités modernes, le rêve d'amour, de partage, d'aspiration à l'aventure, à la qualité relationnelle, à la surprise, à la différence, au multiculturalisme, au métissage n'aient jamais été aussi forts, ils se heurtent de plein fouet à un autre phénomène. Pour la première fois dans son histoire, l'individu peut construire à ce point son avenir, découvrir de nouveaux espaces d'inventivité et d'autonomie, se centrer sur lui et la quête d'un bonheur qu'il ne veut plus rater. Chacun explore ce paradoxe moderne « être bien ensemble » et « rester soi-même » sur le modèle du bonheur personnel. Les sciences humaines doivent repenser leurs outils d'évaluation autant que les différents visages de l'amour, de la famille et des sociétés métamorphosés. Les visages changent, les technologies aussi mais pas le conformisme et ses corollaires : le contrôle et la sécurité. Le conformisme est d'autant plus puissant par temps

d'individualisation qu'il est insidieux ou inconscient. Nietzsche écrivait que l'enseignement dont les hommes ont aujourd'hui besoin ne doit pas proposer de grandes théories, de nouvelles croyances ou un confort médiocre et conformiste, mais un héroïsme qui s'ancre dans la terre de notre vie : « l'homme libre est guerrier ». Le guerrier est celui qui, malgré la peur, ose dire oui à l'aventure, s'engage et peut tout risquer acceptant la possibilité de se tromper : voici la manière la plus évidente d'être soi. « Le héros est être qui réussit à toujours être à l'avant de lui-même, à ne pas s'abandonner à la simple durée, à ne pas s'installer dans le confort, mais à se préparer toujours à un nouvel envol, à bondir toujours plus haut, à ne pas restreindre son être. (...) Le drame des temps nouveaux est d'entasser de vaines actions qui lui font éviter tout danger. Il est trop souvent déterminé par des mobiles divers – paresse, profit ou crainte –, qu'il se dissimule par la routine ou la falsification. Le héros, au contraire, s'engage dans les hautes obligations de l'existence. Pour ce faire, il est prêt à vivre une suite de métamorphoses. Il révèle ainsi que le sens le plus profond de l'existence implique de ne jamais se fixer sur rien. D'être toujours prêt à tout recommencer à neuf. »¹⁵

L'utopie qui doit nous guider est celle de l'héroïsme et de la résilience. Contre la sécurité, contre les Tics utilisés comme outils de contrôle de l'autre, d'intrusion ou de surveillance. Contre l'anticipation anxieuse. Contre l'ubiquité qui fait dangereusement obstacle aux besoins fondamentaux d'ennui, de solitude, d'imagination et de créativité. Avec « l'ici et maintenant ». Avec les Tics donnant accès à la déterritorialisation¹⁶ et à la conflictualisation permanente. Avec l'océan d'information, qui, si nous ne voulons pas nous y noyer, nous forcera à construire et à choisir notre colonne vertébrale. Il sera peut-être toujours aussi difficile d'être un héros, de risquer, de concrétiser, mais il va être de plus en plus difficile d'ignorer la diversité et de s'astreindre au conformisme... Bref, il va devenir décidément beaucoup plus fatigant et exaltant d'être soi !

Notre homme « augmenté » de demain habitant son immeuble propre au cœur d'une ville green et interactive, avec son accès aux savoirs et son éventail de psychotrope, sera-t-il si différent de celui de l'Antiquité ? Ses créations monstrueuses (Frankenstein) ou ses Post-Humains rappelant les Supers Héros (d'Héraclès à Superman) ne seront-ils pas toujours désespérément seuls en proie à la plus dangereuse utopie : celle du bonheur ?

Si l'on sort du syndrome d'utopie (dont le bonheur fait parti), nous pouvons embrasser l'utopie de la résilience, de l'adaptation, du changement et de la cicatrisation, munis de nos silex et de nos Tics. Dans cette optique, pourquoi et comment les aléas, les innovations seront métabolisés, intégrés ou pas, resteront un mystère... Mais, comme le suggère Luis de Miranda, les nouveaux espaces virtuels pourraient être utilisés « non pas pour exprimer des goûts ou des envies, ni pour tenter de rencontrer son double monstrueux, encore moins comme un réseau d'influence ou de publicité, mais pour créer de nouvelles valeurs, de nouveaux concepts, de nouvelles manières de voir. Bref, en faire un laboratoire parmi d'autres, pour un nouveau kit humain de présence au monde, pour des agencements plus favorables aux échanges

d'intensités ». Dans tous les cas, les outils et leurs foyers créatifs, qu'ils soient numériques ou non, accompagneront et favoriseront, le bien-être et les mutations humaines, n'en déplaisent aux adeptes des boucliers¹⁷ ! Alors peu importe que certains crient aux mirages, au dégrisement ; de nouvelles dynamiques émergent à l'instar des « Anonymous »¹⁸ et il faudra bien vivre avec, pour le meilleur et pour le pire...

« À quoi sert l'utopie ? Elle sert à cela : cheminer. »¹⁹

[1].A ce propos vous pouvez consulter l'ouvrage clé de l'école de Palo Alto, rédigé par Watzlawick, Weakland et Fisch, du Mental Research Institute « *Changements, paradoxes et psychothérapie* », p 72-77.

[2].Watzlawick ,Weakland et Fisch, du Mental Research Institute « *Changements, paradoxes et psychothérapie* », p 72-126.

[3].Watzlawick ,Weakland et Fisch, du Mental Research Institute « *Changements, paradoxes et psychothérapie* », p 72-126.

[4].<http://lecercle.lesechos.fr/economie-societe/politique-eco-conjoncture/conjoncture/221140361/ceci-est-crise-c-est-mutation> par Cyril Delattre dans Le Cercle Les Echos du 24/11/2011.

[5].<http://www.monde-diplomatique.fr/2009/08/DUPIN/17702> « Peu de partisans de la décroissance se risquent à préciser à quoi ressemblerait la société qu'ils appellent de leurs vœux. En 2002, Cheynet s'était toutefois essayé à cet exercice (9). Dans une « *économie saine (...), le transport aérien, les véhicules à moteur à explosion seraient condamnés à disparaître (...), remplacés par la marine à voile, le vélo, le train, la traction animale* ». On irait également vers « *la fin des grandes surfaces au profit des commerces de proximité et des marchés, des produits manufacturés peu chers au profit d'objets produits localement* ». Si la relocalisation des productions est partagée par tous les courants de la décroissance, beaucoup avançant même l'idée d'instituer des monnaies locales, tout le monde n'est certainement pas d'accord pour aller aussi loin » *Utopie de la décroissance* par Éric Dupin.

[6].**Magazine Littéraire**, « les vertiges de l'intimes » par Thomas Laqueur, n°510, juillet-août 2011.

[7].Internet, comme l'affirme Manuel Castells, « ne remplace ni la sociabilité en face à face ni la participation sociale, mais il s'y ajoute ». Significativement, le nombre de messages baisse pendant les week-ends des étudiants et devient virtuellement nul pour les employés. À juste titre, il doit être regardé comme un moyen de communication qui seconde la vie sociale de ses utilisateurs, au quotidien.

Manuel Castells, « The Internet and the network society », in Barry Wellman et Caroline Haythornthwaite

(dir.), *The Internet in Everyday Life*, Blackwell, 2002.

[8].http://fr.wikipedia.org/wiki/Utopie#cite_note-3#cite_note-3

[9] Entretien avec Catherine Portevin, *Télérama*, n° 3093 du 23 avril 2009

[10].<http://philosophie.blogs.liberation.fr/noudelmann/2009/05/lhumain-est-une-enveloppe-facebook-est-son-message.html>, par Luis de Miranda, éditeur, essayiste

[11].http://www.canalu.tv/producteurs/universite_de_tous_les_savoirs/dossier_programmes/les_conferences_de_l_annee_2005/la_famille_aujourd_hui/le_couple par Jean-Claude KAUFMANN, sociologue.

[12].Chauderlos De Laclos, *Les liaisons dangereuses*, 1782.

[13].Chauderlos De Laclos, « *Les liaisons dangereuses* » par Olivier Maurel sur <http://www.site-magister.com/laclos4.htm>

[14]http://www.canalu.tv/producteurs/universite_de_tous_les_savoirs/dossier_programmes/les_conferences_de_l_annee_2005/la_famille_aujourd_hui/le_couple par Jean-Claude KAUFMANN, sociologue.

[15].Midal Fabrice. (2009), *Risquer la liberté, vivre dans un monde sans repères*, ed : Seuil, p 86.

[16].Sciences Humaines, nos vies numériques, septembre 2011, n°229, article « Trois idées reçues sur Internet » par Antonio Casilli. http://www.scienceshumaines.com/nos-vies-numeriques_fr_27528.html, Facebook a notamment permis que se déterritorialisent des événements locaux, notamment ceux à forte charge symbolique, comme les immolations, les arrestations ou le récit des répressions policières. Cela a indéniablement contribué à la construction de l'indignation et à la convergence du sens sur les réseaux sociaux (formation du consensus), mais aussi à la constitution d'un potentiel de mobilisation et à l'activation de la révolte (mobilisation pour l'action).

[17].Voir plus haut « l'utopie de la conservation »

[18].« Les Anonymous, Telecomix, le Parti pirate... Armés de leur clavier et de leur savoir-faire, les hackers sont devenus un vrai contre pouvoir. La technologie au service de la démocratie ? »[1]. Les hackers sont entrés dans le sérail de l'investigation avec WikiLeaks ; devenus une force politique en Tunisie, en Egypte ou en Lybie, quand la censure a frappé internet, ils ont permis à l'information de jaillir, en dégagant des canaux de secours (en ouvrant des lignes alternatives) et rigolent en disant « c'est grisant de mettre un Etat à genoux à la seule force de l'informatique, et ça coûte 15 Euros par mois » ! Dans *Télérama* n°3236, « Hackers, le cinquième pouvoir » de Olivier Tesquet,

18/01/2012.

[19] « Je me rapproche de deux pas, elle s'éloigne de deux pas. Je chemine à dix pas de l'horizon et l'horizon s'enfuit dix pas plus loin. Pour autant que je chemine, jamais je ne l'atteindrai. A quoi sert l'utopie ? Elle sert à cela : cheminer. », citation de l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano <http://www.monde-diplomatique.fr/mav/112/VIDAL/19513>

L'Ère des images choisies du monde

Christian Globensky

Air de Paris (1919) de Marcel Duchamp fut à l'origine une ampoule remplie d'air d'une pharmacie du Havre et non de Paris. Preuve s'il en était, que Duchamp ne se souciait guère que le contenu puisse d'emblée constituer une falsification. L'acte de désignation devait recouvrir à lui seul l'origine réelle : après les attaques massives au gaz menées par les Allemands à partir de 1915, l'air respirable avait totalement perdu son innocence. C'est sous la forme d'une Terreur invisible et instantanée que l'environnement révélait au grand jour sa plus grande vulnérabilité. C'est aussi la pensée fondamentale de la Terreur, dans son sens le plus explicitement contemporain, c'est-à-dire le langage de l'attentat : rendre impossible le prolongement de notre existence en nous plongeant dans un environnement invivable. Exit le vieux postulat monothéiste consistant à interpréter notre environnement naturel comme le résultat d'une Création bienveillante, qui prend désormais, à l'ère des risques majeurs, la forme d'un suicide apocalyptique, doublé d'une mise en danger explicite de soi-même.

Si, rétrospectivement, il est aisé de constater que le privilège de respirer librement à l'intérieur de notre atmosphère s'est définitivement perdu après la césure du XXe siècle, il nous faut comprendre que la naïveté de jadis définissait des individus qui n'avaient aucunement conscience de leur système immunitaire. Le citoyen émancipé d'aujourd'hui doit quant à lui se forger lui-même la globalité de ses opinions sur tout un ensemble de questions, qui ont un impact planétaire, proposant peu à peu une humanité augmentée comme terrain d'application de nos actions. Et, puisque les médias de masse constituent maintenant notre « conscience publique », cette dite « conscience publique » est en passe de devenir le nouveau visage de l'humanisme planétaire. Les enquêtes médiatiques servent d'ailleurs à ça : établir la norme du diagnostic de l'humanité argumentée en comptabilisant l'impact des opinions et leur répétition dans les réseaux d'informations. Et lorsqu'il y a pénurie d'évidences qui vont de soit, ce sont les options choisies qui doivent prendre place, tel des *ready-made* autoproclamés d'appropriation du monde. Il serait futile aujourd'hui de chercher à interpréter autrement la posture de Duchamp et son *Air de Paris*.

Cela introduit l'ère des images choisies du monde et de soi-même, comme on plante un drapeau sur une terre, tels des marques territoriales, pour reprendre la formule de Gilles Deleuze. Ainsi commence paradoxalement à progresser une conception immunitaire de la vie, qui tend moins à la participation, à l'ouverture tous azimuts à notre environnement et à cette conscience publique, qu'à une auto-fermeture et un refus sélectif des modes participatifs. La pression accrue des risques majeurs s'exerçant sur nos citoyens émancipés les pousse irrémédiablement à se confronter aux créateurs des scénarios actuels du monde, dans leur dimension esthétique, participative et quotidienne jusqu'aux utopies possibles d'un monde sans fin ni Jugement dernier.

Le visible et l'invisible

Hugo Verlinde

Nous assistons à une hybridation croissante du territoire physique et de la sphère virtuelle. Voilà le constat objectif auquel nous mènent les technologies numériques.

Debout dans le métro, je vois quatre personnes assises sur une banquette, chacune en prise avec son Smartphone : deux discutent au téléphone, une troisième répond à des textos, une quatrième se concentre sur un jeu de poker en ligne. À ces personnes bien réelles je dois ajouter, comme en surimpression, des personnes présentes virtuellement avec nous. A l'échelle de ceux qui utilisent leurs portables, ma rame s'alourdit brusquement d'au moins 100 à 200 personnes supplémentaires... Que de monde tout d'un coup !

Cette « double vue » réelle / virtuelle, il me faut l'exercer à chaque instant où j'imagine des personnes, des téléphones et des ordinateurs. De là où je suis, je dois l'étendre au réseau entier du métro. Plus vaste encore, je dois visualiser Paris et toute sa banlieue dans ce maillage subtil. Imaginons Paris de nuit, photographiée à 100 km de hauteur : les lumières électriques en sont l'aspect visible, les réseaux virtuels l'aspect invisible : jeu puissant de vitesses, de lumières, de rythmes et de couleurs en surimpression sur la ville.

Nous sommes devenus familiers de ces représentations de la sphère virtuelle où les grandes villes se retrouvent nimbées dans un halo de lumière vivant et vibrant. Avec le numérique l'invisible est devenu une réalité tangible. L'invisible a une densité, il pèse, il est lourd d'un contenu...

Osons un rapprochement, car cette juxtaposition du visible avec l'invisible possède un précédent : celui des représentations (chinoises, indiennes ou tibétaines principalement) du corps humain.

Dans ces traditions orientales, le corps physique est traversé par un tissu d'énergies invisible à l'œil nu, composé de centres majeurs et de centres mineurs. Il existe aussi des milliers de centres secondaires irrigués par des canaux de matière invisible.

Ces représentations ont été actualisées au début du 20ème siècle par les cercles de la Théosophie, et des planches détaillées représentant le corps humain ont été réalisées par des

groupes de « clairvoyants ». Dans cette approche, toute matière possède une contre partie éthérique, et des ensembles comme les villes, les nations, jusqu'à la planète entière doivent s'envisager dans cette double vue : matériel et immatériel.

L'avant-garde picturale aura été grandement influencée par ces conceptions spirituelles. Pour la plupart des écoles (impressionnisme, expressionnisme, pointillisme, abstraction géométrique ou lyrique), la vision devient celle d'un monde plongé dans un bain de vibrations, la lumière n'étant plus qu'une manifestation extériorisée de ces ondes invisibles qui animent le monde. Par un raccourci des plus extraordinaires – celui des technologies numériques – notre époque revisite ces représentations d'un monde où le visible côtoie à nouveau l'invisible. Ainsi, la voie du « geek » et celle du « mystique » coïncident étonnamment dans leurs manières de voir le monde.

Et voilà l'utopie : il est possible que l'hybridation croissante avec la sphère virtuelle finisse par doper notre imagination et nous rende plus sensible à la manière dont le visible se mêle à l'invisible. Cette sensibilité accrue pour les réalités invisibles pourrait se développer et orienter en grande partie notre science de demain et notre manière de comprendre le monde. Au prochain siècle, quel regard porterons-nous sur nos villes, notre terre, notre système solaire et les étoiles les plus proches ? Et verrons-nous, comme Vincent Van Gogh le voyait dans *La nuit étoilée* (1888), un courant de vie circuler entre toutes ces entités ?

L'espace des imaginaires Pour une architecture de l'invisible

Jacques Lombard

La ville, dès ses débuts, n'était-elle pas une première utopie, une première vision du monde, celle des monarques, des sultans, des maharajahs, des marchands mais aussi des tyrans, des despotes, des satrapes et des oppresseurs quand l'un ne se confond pas avec l'autre ?

De Mari, l'antique cité sumérienne au bord de l'Euphrate au Welthauptsadt, le « Nouveau Berlin » de Hitler resté inachevé ou plus récemment à la *Casa poporului*, « la maison du peuple », édifiée par Ceausescu et digne du « Château » de Kafka, en passant par Pienza en Toscane, manière de bibelot pour un pape, on comprend que la ville est une mise en ordre de ses habitants dans le double jeu des échanges et de la déclinaison des formes symboliques du pouvoir. La cité témoigne ainsi de cette utopie, l'inscription dans l'espace d'un idéal de la vie en société, au fondement de l'idée de « bonheur », du bien vivre indispensable aux hommes, dessinée en quelque sorte à leur corps défendant et pour la plus grande gloire de son inventeur.

Au fond, tout architecte porte en lui ce vieux rêve fou, même de nos jours, quand il prête de moins en moins la main aux tyrans mais trouve néanmoins auprès des dirigeants les ressources pour des ambitions partagées. Imaginer et décider de ce qui est bien pour les autres dans la modulation la plus concrète de l'espace en bridant en quelque sorte leur quotidien.

Mari a vu naître la nécessité de la ville, et donc son « idée » et son « image » dans l'univers occidental, trois mille ans avant notre ère, atteignant cet équilibre fondamental entre l'élevage sur les plateaux et l'agriculture de décrue associés à un contrôle de la navigation sur le fleuve, qui lui assurait entre autres l'accès aux matières premières travaillées par les artisans de la cité, et exportées ensuite dans tout le Croissant fertile. L'importance cruciale de l'eau du grand fleuve, dérivé grâce à un canal qui traversait Mari en l'approvisionnant et en assurant la liaison avec l'Euphrate, se révèle dans le culte rendu à la « déesse du vase jaillissant » qui tient dans ses bras une cruche d'où jaillit la source de la vie. Mari, ville riche de ses productions et de son commerce, garantissant à ses habitants la nourriture et la sécurité, voit naître en son sein un palais immense et magnifique comme un symbole de son identité profonde, peut-être l'un des premiers de ce genre où le souverain aux heures les plus chaudes se délectait de boissons glacées...

Et Pienza où le Pape Pie II façonna dans la glaise de son modeste village natal un palais pontifical, une cathédrale, et une place offrant la Renaissance comme modèle selon les principes de Léon Battista Alberti.

Puis les projets babyloniens élaborés par l'architecte Speer à la demande d'Adolf Hitler, projets à la mesure de la volonté despotique du régime nazi qui imaginait une immense coupole pour le Reichstag, dix fois plus grande que celle de la Basilique de Rome.

Ces exemples choisis parmi des milliers d'autres possibles dévoilent le rôle grandissant de la ville comme le lieu par excellence du pouvoir, à l'image de l'orant saisi par la toute-puissance du dieu dans la « monumentalité » du temple, ou bien du sujet écrasé par l'enfilade cosmique des vestibules qui mènent à la salle du trône.

Aujourd'hui et sans revenir sur les exemples récents de par le monde que nous avons tous en tête, on peut sans doute dire que la ville réunit des êtres qui tentent de plus en plus d'échapper aux parcours obligés de l'organisation de l'espace, malgré les formes contemporaines de sa « sacralisation » ou de sa patrimonialisation. Simplement parce que, à travers les réseaux numériques de communication les plus divers, leur développement et leur évolution quasi exponentiels, les habitants de la ville peuvent échapper à la ville mais aussi parce que ce développement ininterrompu des échanges, couplé avec la multiplication et la mutation des possibilités d'expression, produisent une autre ville à l'envers de la ville, à l'envers de l'utopie coloniale du « bonheur » concédé ou imposé menant vers une autre utopie, celle de la « reconnaissance », de la transformation des uns par les autres.

La « déesse du vase jaillissant » ou bien le podium de l'esplanade de Nuremberg qui capturaient les regards de chacun, tournés dans une seule et même direction, comme un point d'aboutissement du sens de la ville, dans une verticalité garantissant l'ordre de la société, s'estompent maintenant au profit d'un gigantesque foisonnement, d'une « horizontalité » des êtres en recherche de leur « bonheur », dans le dialogue permanent et le partage de leurs expériences.

Les regards terrifiés, levés vers le dieu dans le temple immense ou vers le souverain dans son palais gorgé de richesses, se tournent alors vers l'agora, la place où vibre l'immensité des différences, des couleurs et des désirs, démultipliés à l'infini.

Utopie de la transparence

Jean-Gabriel Ganascia

Thème récurrent des utopies classiques, la transparence parfaite fût régulièrement évoquée au cours du XIXe et du début du XXe siècle dans les œuvres littéraires. Citons, à titre d'illustration, la cité de cristal du roman de Nikolai Tchernychevski intitulé *Que faire ?*, ou le lit de verre aux draps de verre à l'intérieur duquel André Breton aspirait à se glisser la nuit dans sa maison de verre.

Aujourd'hui, alors que nous transcrivons tous images et sons à loisir sur des appareils à bon marché, puis que nous les diffusons à volonté au monde entier, l'utopie de la transparence nous pénètre avec plus de prégnance encore. Nous aspirons à vivre dans une maison de verre où tout se verrait et tout se saurait. Cet idéal apparût d'abord dans la sphère virtuelle, avec les réseaux sociaux et le web ; il la déborda vite ; et aujourd'hui, il resurgit partout, tant dans le monde ancien des administrations que dans le climat feutré de la diplomatie, dans l'austère maison de la justice ou dans le cabinet privé du médecin. Nous voulons tout voir et tout savoir. Nous ne reconnaissons plus de domaine réservé qui échapperait à l'exigence de transparence. Nous bannissons le secret. Nous souhaitons tout connaître et tout montrer, ou presque, car, en dépit de cette aspiration, la maîtrise des données personnelles et la sécurité individuelle restent des enjeux majeurs de la société contemporaine. Le malaise qui suivit la publication par le site Wikileaks de câbles diplomatiques secrets de l'administration américaine illustre cette ambivalence actuelle.

Bref, le monde virtuel et son hybridation aux territoires géographiques apparaissent à l'évidence comme les vecteurs d'utopies de la transparence. Et, sans doute, celles-ci s'enracinent-elles sur d'autres, plus anciennes. Pour autant, l'utopie contemporaine qui se réalise sous nos yeux ne se confond pas avec celles qui eurent cours auparavant.

Pour mémoire, rappelons que les utopies traditionnelles, par exemple celle décrite par Thomas More dans son fameux roman *L'Utopie, ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, se construisaient à partir d'un idéal de perfection sociale, sans pour autant le réaliser nécessairement. Tout en demeurant à l'horizon des possibles, ces sociétés parfaites se plaçaient sur Terre, dans un territoire imaginaire mais tangible, et où vivaient des individus en tous points

semblables à nous. Ajoutons que ces lieux adoptaient une topologie fermée comme celle d'îles, de pourtours de lac ou d'oasis, voire de villes, à condition qu'elles se déploient sur des cercles, car l'égalité de distance de tous à tous apparaissait comme la condition de l'égalité.

Tout en répondant à cet idéal utopique de parfaite transparence, la sphère virtuelle contemporaine ne réside pas uniquement à l'horizon des possibles. Elle existe ; elle régit la société ; elle s'impose à tous dans le monde contemporain ; et, avec elle, tous se trouvent à égale distance de tous. En cela, elle ne dessine pas une simple chimère. Elle se réalise effectivement et elle façonne la société à son image.

Qui plus est, contrairement à la plupart des utopies, elle ne se localise pas dans le monde matériel ordinaire, mais dans un monde second, qualifié de « virtuel ». Enfin, elle n'exige pas un lieu fermé et isolé où l'on vivrait en autarcie ; bien au contraire, elle s'épanouit dans un lieu ouvert auquel tous ont accès immédiatement.

En somme, tandis que les utopies classiques se logeaient dans des pays fictifs semblables à ceux que l'on connaissait, les utopies contemporaines existent de façon tangible, mais s'ancrent sur l'univers virtuel des réseaux et sur son hybridation avec les autres phénomènes physiques, toutes choses qui diffèrent singulièrement du monde où l'on vivait auparavant. Ainsi, et assez paradoxalement, là où l'utopie traditionnelle renvoyait à du réel imaginé, l'infosphère et le cyberspace se présentent aujourd'hui comme le support d'utopies réalisées effectivement dans le monde virtuel des réseaux.

¡ VIVAN LAS UTOPIAS !

Jean-Jacques Birgé

J'ai la chance d'appartenir à une génération élevée au biberon des utopies. Nous avons cru faire la révolution, nous avons seulement réformé les mœurs. D'une seule voix nous avons crié notre révolte contre l'exploitation de l'homme par l'homme, comprenant que le changement ne se ferait jamais par les urnes. Et chacun dans notre coin nous avons imaginé de nouveaux mondes qui furent rapidement convertis en art. Que l'on choisisse alors les barricades ou les fleurs, les pavés découvraient la plage. La réaction fut brutale, insidieuse, mensongère, diffamatoire. D'un côté, on impute régulièrement à mai 68 ce qui ne fut que la réponse du Capital, de l'autre, les marchands s'emparèrent de la poule aux œufs d'or et trahirent la passion qui animait une jeunesse montrant les dents ou s'époumonant. De là naquirent aussi les rêves de jeunes informaticiens qui allaient révolutionner les usages, croquant la pomme et dispensant leurs utopies au monde entier.

Comme à la première question de la Revue du Cube, je réponds d'abord que les nouvelles technologies ne sont que des outils, et qu'à la liberté qu'elles nous offrent répondent aussitôt le commerce dévoyant des voyous, les services civiques de l'institution et les tentatives de mainmise du pouvoir. Lorsque la résistance s'est installée, on légifère, on flique, on confisque, on punit, parfois l'on tue. On tue plus souvent que nous ne le percevons, mais les rebelles s'organisent chaque fois pour réinventer de nouveaux espaces de création et de liberté, avant qu'elles ne deviennent surveillées.

Chaque nouvel outil est un jouet entre les mains des créateurs. À nous d'en faire une arme contre le crime organisé, la manipulation de masse, le cynisme et le défaitisme. Tant qu'il restera ne serait-ce qu'une seule brindille de braise l'espoir de voir le feu reprendre sera légitime. Plus que jamais toutes les forces sont nécessaires pour faire naître de nouvelles utopies.

Je terminerai par la chanson ¡ Vivan las utopias !, que j'ai écrite avec Bernard Vitet en 1996 pour le double album Buenaventura Durruti (nato 3164-3244), et chantée par ma fille Elsa qui avait alors onze ans, puisque l'on dit qu'en France tout finit en chansons.

On récolte ce qu'on sème
Les hommes ont l'art divin
D'inventer des systèmes
Qui sont tous inhumains
Théoriciens du nombre
Ils réduisent les têtes
Camouflant dans leurs ombres
Ce qu'ils tiennent des bêtes
Qu'avez-vous à m'offrir
De tous les animaux
L'homme est bien le plus sot
Qu'avez-vous à m'offrir
L'ordre est le pire désordre
J'ai la vie pour la mordre

Nomenclature sénile
D'arrogants parvenus
Ou banquiers nécrophiles
C'est le pouvoir qui tue
Jusqu'à ses propres fils
Don de l'irrationnel
Séances des services
Secrets de polichinelle

Qu'avez-vous à m'offrir
Je ne veux pas de métier
Si ce n'est celui d'aimer
Qu'avez-vous à m'offrir
Quelle bible est votre livre
J'ai la rage de vivre
Éteins vite la lumière
Écoute les oiseaux
Étouffe les prières
Et les systèmes sociaux
Soigne bien tes voisins
La théorie s'écroule
En face d'un être humain
Car l'horreur c'est la foule

Qu'avez-vous à m'offrir
Si la terre me possède
Son fantôme m'obsède
Qu'avez-vous à m'offrir
Je ne veux rien posséder
Même ma liberté

<http://youtu.be/PtXb9iNExuc>

Partially Buried Utopie
(Utopie *partiellement enterrée*)

Karen O'Rourke

Robert Smithson a réalisé l'une de ses premières œuvres de Land Art à Kent, Ohio, en janvier 1970. *Partially Buried Woodshed* (Remise à bois partiellement enterrée) consistait à « enterrer partiellement » une remise à bois en déversant sur elle vingt bennes de terre, jusqu'à ce que la poutre centrale se fissure.

Invité à l'Université d'état de Kent par les organisateurs du « Festival des arts créatifs », il avait présenté ses diapositives devant un public composé surtout d'étudiants en art. Il venait de réaliser ses tout premiers *earthworks* dans des friches industrielles. Sur place à Kent, il avait le projet de verser de la boue : il la ferait couler sur une pente comme il l'avait déjà fait avec de l'asphalte quelques mois plus tôt à Rome.

Or en ce mois de janvier, il faisait très froid et la terre était complètement gelée. Impossible de faire couler quoi que ce soit. Il a fallu changer de projet. Que pouvait-il faire à la place ?

Dans une ancienne ferme que l'Université venait d'acheter, un étudiant a repéré une remise à bois abandonnée, remplie de terre, de gravier et de bûches. Après avoir obtenu les autorisations, il a fallu enlever presque tout le bois qui y était entreposé. Pendant que l'artiste faisait des croquis, les étudiants et leur professeur ont passé la journée entière à emporter les bûches. Puis, vingt bennes de terre ont été transportées d'un autre chantier du campus pour être déversées sur l'appentis 1. Emmitoufflé jusqu'aux oreilles, l'artiste dirigeait les opérations, carnet de croquis à la main. Selon un témoin, « la terre était appliquée pelletée par pelletée comme si on appliquait de la peinture à l'aide d'un pinceau » 2. Quand le travail fut achevé, Smithson a pris des photos. Voici un exemple particulièrement réussi du processus qu'il appelait « désarchitecture », « l'entropie rendue visible ». Le journal local titra « *It's a Mud Mud Mud World* » (C'est un monde boue, boue, boue) 3.

Nous sommes à Paris en 2008. S'il n'avait pas été tué dans un accident d'avion en 1973, Smithson aurait fêté ses 70 ans. Comme cela se fait souvent de nos jours, on invite un artiste à réaliser une œuvre *in situ*. Que pourrait-il faire chez nous à l'Université Paris 1, sur notre campus ?

Par temps humide, les étudiants assis dans l'amphithéâtre du Centre Saint-Charles recueillent parfois sur leurs cahiers des gouttes de pluie tombées du plafond. L'infiltration vient, paraît-il, d'une rétention d'eau sur une terrasse du bâtiment.

Le projet que j'ai réalisé (en me substituant à l'artiste invité, hélas décédé depuis 35 ans) consisterait à installer un jardin sur cette terrasse. Le public serait convié à y planter des tomates, des laitues, des concombres, des carottes. Des chênes, des cyprès, des châtaigniers, des érables ! Ainsi on pourrait capter l'eau résiduelle, embellir le lieu et contribuer au développement durable !

Mais le bâtiment n'a pas été prévu pour soutenir une telle masse. Il y a de fortes chances que la structure cède sous le poids du jardin qui envahirait les étages. Sur l'estrade pousseront des digitales, de la lavande. Marguerites et silènes sortiront du sol ; jasmins, glycines, clématites et lierres grimperont sur les murs. Un parterre de coquelicots prendra possession de l'ascenseur, une ligne de peupliers montera l'escalier.

Pour l'heure, *Partially Buried University* (Université partiellement enterrée) existe sous forme d'application interactive qui met en scène l'ensevelissement du Centre Saint-Charles par le jardin suspendu planté sur ses terrasses. Un parcours *in situ invite* le visiteur à se projeter dans cet avenir possible. Ce jardin est conçu pour rendre visible le conflit entre ordre et désordre. Il se veut une réflexion sur l'entropie, sur l'évolution d'un écosystème à taille réduite, ainsi que sur la temporalité propre aux projets de Robert Smithson, et l'entretien de leur mémoire.

En simulant l'action de l'utopie, on explore le processus que Smithson appelait désarchitecture, en la combinant avec un thème durablement actuel – l'architecture écologique.

1 Brinsley Tyrrell, cité par Dorothy Shinn, *Robert Smithson's Partially Buried Woodshed*, catalogue de l'exposition, KSU School of Art, 1990. Voir mon article « Ruines à l'envers » sur le site Transactiv-exe : <http://www.transactiv-exe.org/spip.php?article133>.

2 Bob Swick, cité par William Bierman, « Spare the Woodshed ! Burn the Woodshed ! », Akron Beacon-Journal, July 20, 1975.

3 Allusion à un film populaire de 1963, « It's a Mad Mad Mad World » (C'est un monde fou, fou, fou). L'article est cité par Smithson dans « Entropy Made Visible », Interview avec Alison Sky, *On Site* N°4, 1973, réédité dans Jack Flam, éd., Robert Smithson, the Collected Writings, University of California Press, 1996, p. 307.

Bienvenue à digital city

Pierre de la Coste

« La planète est devenue trop petite pour le progrès », Paul Virilio

Imaginez une cité intelligente dans laquelle les technologies et les réseaux permettraient de surmonter les problèmes d'environnement, de circulation, de travail. Une ville de verre et d'écrans, sans pollution, sans perte de temps, sans violence, sans chômage. Les transports physiques seraient réduits au minimum, et la généralisation de la visioconférence permettrait à chacun d'être citoyen du monde. Chaque immeuble disposerait de son système de production d'énergie renouvelable et d'une isolation parfaite. Toutes les productions polluantes et bruyantes seraient refoulées loin des zones d'habitation et gérées à distance de manière automatique avec un impact minimal sur l'environnement.

Les architectes et les aménageurs de cette cité-territoire seraient à la fois concepteurs des plans de la ville physique, des systèmes d'information et de l'architecture des réseaux. Les questions de gouvernance et de gestion des affaires communes seraient réglées par des outils de démocratie électronique. Tout serait relié, des puces placées dans le corps humain et les produits industriels, aux antennes et aux satellites quadrillant la surface de la terre. Le maître mot de la cité serait : « Harmonie du physique par le virtuel ! ».

Vous avez bien rêvé ? Et bien revenez sur terre maintenant... Chaque fois que l'humanité a rêvé à ce genre d'utopie, elle a produit des totalitarismes et les désastres les plus sanglants. La cité idéale n'existe pas, elle n'a jamais été réalisée sur terre et ne le sera jamais ; le numérique ne changera rien à l'affaire.

La réalité est plus rude : la première tâche des technologies de l'information dans l'organisation de la cité du futur, sera de pallier aux inconvénients amenés par le progrès scientifique et technique de l'ère industrielle. Il faut trouver, en urgence, des solutions à l'accumulation de la population dans les mégapoles, à l'accroissement phénoménal des transports des biens et des marchandises, aux dévastations de l'environnement. Or le numérique, effectivement, permet de lever certaines hypothèques sur l'avenir. La voiture 2.0, qui ne circulera en centre-ville que comme un élément du réseau des transports, en optimisant son trajet d'un stationnement à un autre, est une des clés de cette révolution urbaine. Dans les « smart cities » de demain, le développement des réseaux à haut débit permettra le télétravail, le maintien à domicile des personnes âgées et malades, la télémédecine, etc.

La première erreur à éviter, si l'on veut construire le monde de demain sur une conception mixte, concrète et numérique, c'est de faire table rase du passé, de construire une utopie dans le vide. Néanmoins, la virtualisation, et toutes les promesses contenues dans le « Cloud computing » permettent de continuer la marche en avant de l'humanité, en détachant la production de services de l'infrastructure réelle. Tout n'est pas rose dans le « Cloud ». On sait ce qu'il recèle d'inquiétude sur les pertes de données par exemple. Mais la sphère virtuelle permet de débrancher la fameuse « loi de Moore », qui affirme le développement indéfini de la puissance des ordinateurs. La société numérique se projette ainsi dans un Nouveau Monde d'innovation, d'imagination, d'efficacité, offert aux chercheurs, aux entrepreneurs et aux innovateurs. Une « noosphère », se juxtaposant à la « biosphère », pour reprendre l'expression de Teilhard de Chardin. Pas une utopie, un espoir.

Internet, ou l'utopie retrouvée

Serge Soudoplatoff

La quête insatiable du bonheur parfait a trouvé dans le concept d'utopie une extraordinaire mise en scène. Débarrassons-nous un instant de l'image actuelle fortement négative de l'utopie, et revenons au fondamental : le concept d'utopie est basé sur un paradoxe. Etymologiquement le « non-lieu », une utopie est en fait un lieu imaginaire, une carte virtuelle, qui sert de support à une narration. Une utopie n'est pas un but, pas un objectif ; ce n'est surtout pas la réalisation d'un monde meilleur, comme un Alt-control-suppr qui permettrait un reboot de notre civilisation. Une utopie est un arc narratif qui nous permet, le temps d'un discours, d'une lecture, d'un partage, de rêver un monde qui serait différent de celui que nous vivons.

Une utopie n'a donc pas besoin d'un lieu, mais elle nécessite un support pour exister. Le livre, la narration orale, le théâtre, le film, la bande dessinée, ont été autant de ces supports, qui ont permis, au gré de l'avancement des technologies, de créer de nouvelles et magnifiques utopies.

Internet, qui est un réseau neutre, est un support parfait pour de telles utopies. A quoi peut ressembler une utopie dans le monde Internet ? Où les trouve-t-on ?

Au-delà d'une technologie qui nous permet de surfer sur des sites web, Internet est un gigantesque simulateur, mais surtout est un simulateur collectif. Il permet à un ensemble de personnes de co-créeer des mondes nouveaux, mais surtout de les tester. C'est beaucoup dans les jeux en réseaux, dans les MMORPG, que nous trouvons des réalisations esthétiques de ce codesign collectif, de ces simulations d'autres mondes. Si les jeux sont souvent finalisés, les mondes virtuels sont des plateformes qui n'ont d'autre but que de nous permettre de socialiser. Second Life serait finalement l'utopie la plus récente. Co-écrite par une vingtaine de millions de personnes, dont un demi million vraiment actives, SL est le début d'une narration ; son créateur voulait d'ailleurs en faire un lieu utopique (il se posait entre autres la question de la démocratie, et du vote, dans Second Life). C'est ce qui fait la différence avec Facebook, qui permet de partager et de s'amuser avec le monde d'aujourd'hui, mais finalement n'autorise que peu la co-création d'un autre monde.

Comme toute période de mutation profonde, la résistance au changement que nous vivons est extrêmement puissante. Elle s'exprime par tous les moyens, dont le glissement sémantique du mot utopie ; plutôt que de les concevoir comme vecteurs narratifs d'une transformation, nous les avons rendu synonymes d'impossibilité. Parce que trop désespérant, cela ne pourra pas durer longtemps. Le monde avec Internet est entièrement à écrire ; et pour ça, il a besoin de rêves, qui, à leur tour, engendreront des projets. Parce que c'est vital, notre vaisseau spatial de 7 milliards d'individus va exploiter, avec Internet, le goût de l'utopie retrouvée.

#ELMO rencontre ELSA

Vincent Lévy

Il s'appelle Elmo Fink // 26 ans, 1m83, 79 kg, t° 37,1°C // état stable // yeux bruns, tignasse noire // courtier, célibataire //. Son cœur palpite un peu plus que d'habitude // légères traces de transpiration // **il utilise KLIMT, le nano-déodorant qui s'adapte en permanence à votre peau** //

Elmo s'approche d'Elsa Blink // 23 ans, 1,80m, 68 kg, t° 38°C // état grippal // **soignée par SANOGRIP, protecteur des changements de temps** // yeux bleu-vert // pupilles dilatées, traitement en cours // coupe afro cheveux châains // étudiante en économie durable, célibataire // *information non vérifiée, données non recoupées* //

Elsa est en train de lire sur son pupitre et l'approche d'Elmo lui est annoncée avant qu'elle ne le voit. Elle a le temps d'enregistrer les paramètres de montée d'émotions qu'il émet avant de tourner son visage vers lui.

Elmo est relié par implants au réseau et connaît déjà tous les paramètres d'Elsa. Il s'inquiète un peu de son état grippal, autant pour elle que pour lui-même, mais il doit la voir absolument aujourd'hui, il n'a pas d'autre créneau de la semaine. En parallèle, des infos lui parviennent de sa société de courtage, mais ils les a mis temporairement de côté, pas de risque d'alerte immédiate // compte-rendu de l'examen médical de maman : pas d'anomalies // *penser à plus filtrer les infos vers elle* // vague de froid en EUROPASIE // **prenez soin de vous, consommez AFRIO, l'antigel intérieur** // battements de cœur plus importants, sécheresse de la bouche, sueur //

Les amis d'Elsa et Elmo suivent en direct la rencontre, quelque part en tâche de fond // #ELMO rencontre ELSA ! // Sur leurs groupes filtrés respectifs. Les messages d'encouragements masculins // #@DJAK tableau de chasse = +1 // répondent aux interrogations féminines // #@DIANE ne te laisse pas baratiner par ce KONServateur ! //

Elsa lève les yeux sur Elmo. Il la regarde fixement en s'avançant, son visage confiant contredit par les données qu'elle reçoit, indiquant plutôt un trouble qui a tendance à augmenter. Elsa lui sourit, elle est paisible // *envoi de données de paix intérieur et de confiance totale* // *fermeture temporaire de toutes autres données sauf messages urgents selon filtrage priorités définies dernière sauvegarde* //

Elsa se lève. Ils font la même taille, et lorsqu'ils se font enfin face, leurs yeux, leurs bouches, leurs poitrines, leurs torsos, leurs sexes semblent parfaitement à la même hauteur // *sensation*

de plénitude et d'adéquation // êtes-vous faits l'un pour l'autre ? PROMIXIA vous aide à trouver votre alter-ego ! NAC, le Nouvel Algorithme de Compatibilité ! //

En étant aussi proche d'elle, il semble à Elmo que son cœur va lâcher et aucun mot n'arrive à sortir de sa bouche. Elsa pose sa main sur son bras et ce simple contact le transporte immédiatement. Il sourit // *Enfin !* // Et ses bras viennent enlacer sa taille et attirer son corps vers le sien. Leurs lèvres se trouvent aussitôt et leurs langues se cherchent, se jouent l'une de l'autre et s'enlacent en synchronisme avec le mouvement de leurs bras. Leurs corps émettent des pépiements et des ondulations de données, comme des vagues montantes d'énergie électromagnétique // *#ELMO est avec ELSA ! // Risques de contagion du virus grippal : 78% // #@MST Bravo ! #@ODE Depuis le temps ! // pourcentage de chance d'union durable : 26%, cette donnée vous est fournie par PROMIXIA //*

Elmo chuchote au creux de l'oreille d'Elsa et lui propose de venir chez lui. Elle blottit son visage contre son cou, respirant l'odeur de sa peau et de ses cheveux, ressentant et partageant sa chaleur // *t° 38,6°C, diagnostic en cours // Elle hoche la tête, toujours contre son épaule et le réseau bruisse de leur union charnelle à venir // #Vont-ils partager ? /*

La perte de motivation évolutionniste

Wilfried Agricola de Cologne

La question à laquelle je suis censé répondre suppose que la solution à toutes les crises serait simplement de mettre en évidence certaines nouvelles sociétés utopiques, en combinant espace physique et espace virtuel comme une sorte de jeu intellectuel.

En fait, lesdites crises ne sont en réalité que les symptômes profonds d'une crise de la race humaine dans sa globalité, sérieusement menacée, pour la première fois, d'auto-extinction. Cette crise, et bien d'autres encore, sont nées de la main de l'homme. Elles sont la conséquence du développement de la civilisation, plus particulièrement depuis l'industrialisation, qui peut se définir comme « évolutionniste » tout autant que « sans issue », dans la mesure où elle exclut toute stratégie de survie. Tout rappelle les civilisations anciennes qui disparaissaient soudainement du globe sans laisser de trace. Le technologiquement possible, la « scientification » et l'intellectualisation figurent comme des objectifs en eux-mêmes, et l'on considère moins la manière dont de nouvelles perceptions ou le progrès technologique peuvent être utilisés comme outils afin d'élaborer des stratégies de survie et influencer les processus liés aux changements spectaculaires de conditions de vie sur Terre. La survie en tant que motivation essentielle pour l'évolution est neutralisée.

Une clé essentielle est la destruction des structures sociales traditionnelles provoquée par le développement technologique et civilisateur, l'individualisation et l'indépendance économique de l'individu, qui semblent rendre les structures sociales de toute communauté superflues et obsolètes. D'autre part, il semble qu'il y ait un besoin humain d'un autre type de communauté maîtrisable, tel un bouton à éteindre en cas de besoin, n'exigeant aucune responsabilité personnelle – les exemples virtuels, immatériels et non-physiques, comme les réseaux sociaux en ligne, remplacent la communauté en tant qu'instrument de survie avec cependant pour conséquence de simples illusions monodimensionnelles, des substituts vides, tels des drogues, rendant les gens facilement manipulables.

La virtualité est perçue en tant que valeur pour elle-même, mais pas pour ce qu'elle est vraiment – juste un outil monodimensionnel technique, ce qui ne lui donne de sens véritable que lorsqu'elle est reconnue comme telle et juxtaposée au physique. Ainsi, la combinaison

des deux n'est pas du tout une option, mais une absolue nécessité.

Les sciences utilisent avec succès la simulation à travers la réalité virtuelle afin d'augmenter la vitesse de la recherche, de l'investigation et de la production et améliorer les résultats. Cependant, de mon point de vue, aucune des idées des sociétés utopiques nouvelles ne sont nécessaires ; c'est en réalité plutôt l'inverse. Revenir aux valeurs des utopies anciennes, qui ne sont en fait pas irréalisables et, par là même, pas vraiment utopiques. Autrement dit, revoir les valeurs humaines, selon lesquelles l'aspect de la solidarité de l'individu envers la communauté caractérisait les types anciens de société, n'est pas du tout dépassé, ou obsolète, mais doit se voir donner un nouveau sens et une nouvelle orientation. nous sommes un monde, nous sommes un peuple et nous sommes tous dans le même bateau - la nouvelle stratégie de solidarité est dirigée d'une communauté plus petite, mais détruite et non-existante vers toute la race humaine en tant que société globale sans limite ni frontière nationale, et en ce sens, une responsabilité pour le tout plutôt que pour le petit cercle de vie des temps anciens.

Ni cette idée, ni ses dimensions ne sont nouvelles ; cependant, pour un individu, cela semble être encore utopique et un défi à peine envisageable dans le monde globalisé. Une simulation peut s'avérer utile afin de reconnaître la responsabilité de chacun dans la nouvelle/ancienne société globale.

La transsubstantiation d'Utopia

Yann Minh

Formalisations métaphoriques de tropismes fondamentaux, les utopies se perpétuent dans nos systèmes cognitifs comme des mèmes ou des plasmés Dickiens, et déterminent nombre de nos orientations individuelles et collectives.

Une utopie emblématique enfantée par l'Utopia originelle de Thomas More est le « storytelling » pédagogique que mes parents militants communistes me racontaient dans mon enfance, et dont on peut trouver une des rares formalisation littéraire explicite dans le roman de science-fiction d'Ivan Efremov : La Nébuleuse d'Andromède.

Dans cette fable qui m'était contée, l'utopie communiste n'était pas comme beaucoup le croient, cette société cauchemardesque de « travailleurs forcenés » propagée par le Stakhanovisme soviétique et qui aurait rebuté n'importe quel enfant.

L'utopie communiste décrite était une société merveilleuse de libertés éclairées - dont les orientations n'étaient pas déterminées par l'argent - où il n'était pas nécessaire de travailler pour vivre - où le logement était gratuit - où chacun choisissait de pratiquer l'activité sociale ou individuelle dans laquelle il se réaliserait le mieux : « chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

La pénétration virale de ce mème dans nos esprits était amplifiée par une symbiose avec le mème des créatures artificielles. En effet, dans ce petit conte utopique, les tâches ingrates, avilissantes étaient accomplies par les robots, nous affranchissant ainsi de « l'exploitation de l'homme par l'homme ».

En 1848, Théophile Gautier était déjà « Noo-contaminé » par une souche républicaine de ce mème automate :

« L'humanité s'émancipe peu à peu. Aux esclaves ont succédé les serfs, aux serfs, les ouvriers. L'amélioration est sensible, mais bientôt l'ouvrier sera affranchi lui-même. Mais voici qu'un esclave nouveau va le remplacer près de ce dur maître. Un esclave qui peut haleter, suer et geindre, marteler jour et nuit dans la flamme sans qu'on ait pitié de lui. Ses bras de fer remplaceront les frêles bras de l'homme. Les machines feront désormais toutes les besognes pénibles ennuyeuses et répugnantes. Le républicain, grâce à ses ilotes à vapeur aura le temps de cultiver son champ et son esprit ».

Comme les cyborgs gynoïdes d'Héphaïstos dans l'Illiade se "matérialisent" aujourd'hui en robots, par un phénomène de transsubstantiation de la métaphore utopique, les filiations contemporaines de cette Utopia robotisée « s'immatérialisent » avec une incroyable pertinence dans les mondes persistants, les métaverses et les open-sims peuplés d'avatars.

Bientôt, les baies numériques immersives de nos appartements écologiques, empilés dans les tours bioclimatisées des grandes banlieues concentrationnaires, conduiront en masse nos cyborgs de pixels vers ce dernier espoir d'évasion de dix milliards d'humains : les Non-lieux.

ÉQUIPE

Comité éditorial

Nils Aziosmanoff, Stéphanie Fraysse, Rémy Hoche

Avec la contribution de Carine Le Malet, Isabelle Simon-Gilbert, Hélène Gestin

Coordination

Stéphanie Fraysse, Rémy Hoche

Assistés de Natacha Pope, Prune Pont-Benoit

Chef de projet Web et coordination de la traduction

Aurélie Jullien

Recherches documentaires

Cécilia Cuvelier

Conception logo

Philippe Lakits

Traduction

Trad'Online

Éditeur

Le Cube -ART3000

PARTENAIRES



www.tradonline.fr



www.nabbu.com

CONTACT

Rémy Hoche / Rédacteur en chef

Remy.hoche@art3000.com

01 48 88 3000